

## RECIT DE LA FERME DE LA RIVIERE A PETITVILLE

### Récit de Robert Godey du hameau de la Rivière

*Robert Godey, 24 ans, habitait à Robehomme. Réfractaire, il conduisait avec de faux papiers, logeant 15 jours à droite, 30 jours ailleurs, ... Il était réfugié chez sa sœur à Varaville au moment du Débarquement. Il part en exode le 13 juin et rejoint la 2<sup>ème</sup> DB du Général Leclerc.*

*Témoignage recueilli par François Régnier à l'occasion du 60<sup>ème</sup> anniversaire du débarquement.*

Robert était un résistant, sans armes, il servait de boîtes aux lettres et transportait des documents. « C'est peut-être moi qui ai transporté les plans de défense de la batterie de Merville ! » dit-il. « J'étais en relation avec un homme qui habitait à Ecots, un chimiste près de Saint-Pierre-sur-Dives, qui avait un poste émetteur ». Robert faisait la navette à vélo avec les résistants locaux. Il s'appelle Charles, Joseph, Paul ...

Robert Godey témoigne :

« De la classe 40, je devais être requis pour le S.T.O (travail obligatoire en Allemagne). Je ne voulais pas aller travailler en Allemagne. J'étais obligé d'emprunter de faux noms. Je ne m'appelais plus Robert Godey car recherché par les gendarmes français. Un jour, j'étais parti à la pêche avec Letarouilly, soudain les gendarmes nous prennent en défaut sur la route de Robehomme. Posant leurs vélos au pied d'un peuplier, le brigadier nous dit :

- « Ah, Ah, Ah ! ... mes gaillards, je vous y prends : noms, prénoms, qualités ?
- Je m'appelle Robert Godey, mon nom figure déjà à la gendarmerie !
- Qu'est-ce que vous avez déjà fait ?
- Je n'ai rien fait, j'étais réfractaire au STO.
- Mais vous ne pouvez pas aller à la pêche plus loin alors ?
- Oui mais ça ne mordait pas ! ...

Le brigadier était gentil et nous primes beaucoup d'anguilles ce jour-là. »

La nuit du 5 au 6 juin 1944, Robert Godey était au hameau de la Rivière chez Monsieur et Madame Emile Glet, parents de Bernadette, sa fiancée. Il raconte :

« Au bout d'un certain nombre d'heures du soir, il y avait des projecteurs qui cherchaient des avions dans le ciel et la D.C.A allemande tirait. Puis davantage d'avions à mesure que les heures passent. Nous avons compris que ce n'était pas normal que ça prenne de l'importance. En scrutant le ciel nous avons aperçu des parachutes qui se détachaient d'un avion. Tout de suite nous avons conclu : « c'est la Libération ». On venait de vivre 4 ans d'occupation allemande, nous étions brimés, bouclés, la libération c'est quelque chose qui nous tombe du ciel, pour nous c'est un miracle, c'est difficile à exprimer, nous étions fous de joie, le danger on s'en foutait. Voir ces gars tomber du ciel, ça représente une fortune, ça n'a rien à voir avec une fortune, c'est autre chose de plus grand. »

Robert Godey parcourt une certaine distance dans le chemin du hameau de la Rivière et aperçoit à une centaine de mètres une petite lumière. Revenant sur ses pas vers la maison des Glet, il enfle une paire de bottes neuves et en caoutchouc, celles de sa future belle-mère, et le voilà reparti voir ce qui se passe dans le quartier. Robert découvre un container parachuté (grand cylindre en tôle s'ouvrant sur la longueur, par un bout un amortisseur en tôle qui s'écrase en touchant le sol pour atténuer la chute brutale de l'autre côté la fixation et le parachute). Les containers servaient à ravitailler les parachutistes en armes, munitions, vivres, produits médicaux et autre matériels utiles aux unités combattantes, toute la logistique ...

Après cette découverte, Robert revient vers la maison, il est surpris et découvre derrière le mur de la maison des voisins, des têtes qui émergent, des têtes barbouillées de noir. En s'approchant, un des parachutistes lui dit en tenant une carte d'état-major en mains « Où sommes-nous tombés ? » Robert lui répond « au hameau de la rivière à Petiville », en lui indiquant sur la carte leur position. Le parachutiste lui dit qu'il a pour mission de regagner un point de ralliement à Varaville, derrière le Presbytère (logement de l'Abbé Etienne). « Bon, je vais vous y conduire » répond Robert. Par le chemin quittant le hameau, le groupe s'enfonce dans les vergers et les prés, passant devant le corps de ferme de la Rivière à 150 mètres des tranchées allemandes. Dans la pièce du Bois, ils croisent une autre patrouille anglaise. La colonne débouche sur le chemin venant des marais, arrivant à la ferme de Mlle Tirard à Varaville, puis derrière le presbytère.

Ce groupe de parachutistes conduit par Robert en retrouve d'autres déjà arrivés au lieu de rassemblement, dont un lieutenant parlant bien français. Ce lieutenant dit à Robert : « J'ai pour mission de reconnaître le château de Varaville sans y pénétrer ». (C'était un PC et casernement allemands qui étaient installés dans les dépendances du château, de l'autre côté de la route. Le château n'existait plus, il avait été détruit par un incendie avant la guerre et rasé). Laisant sur place ses soldats parachutistes, le lieutenant Haig Thomas et Robert partent en reconnaissance des dépendances du château en rampant et ils arrivent dans la haie au bord de la route, face aux bâtiments. Reconnaissance faite, le retour se fera de la même façon, derrière la haie de l'autre côté de laquelle se trouvent le blockhaus et le canon de Varaville. Là, étaient en permanence des Allemands qui cette nuit-là tiraient sur les parachutistes, les tuant dans le ciel avant même qu'ils ne touchent le sol de la France.

Ayant retrouvé son groupe, le lieutenant dit à Robert : « Maintenant il nous faut rallier l'Arbre Martin et la Poterie de Bavent ! » Robert pense d'abord à un circuit par la route de Caen, qui est à l'époque une route étroite, sinueuse, bordée de chaque côté de hautes haies et d'arbres, des ormes de 20 à 25 m de haut. Après réflexion, ils décident de repasser devant la ferme de la Rivière, de remonter vers le bourg de Bavent et de faire sauter au passage le dépôt de munitions allemands dans un vieux bâtiment agricole, pour enfin rejoindre le lieu de ralliement. Le groupe de combat se met en marche. Robert conduit cette progression ; à sa droite le lieutenant lui dit « Il ne faudrait pas que je sois tué avant midi car j'ai une mission importante à remplir ». Robert nous dit que « Ce lieutenant était au courant du scénario des opérations projetées. Il était conscient de son rôle et savait qu'un commando français allait débarquer à l'aube de ce jour sur les plages de Ouistreham et qu'il fallait préparer le terrain » (peut-être la neutralisation de Merville avant 6h30 ?) *[ou bien de préparer l'avancée de la 1<sup>ère</sup> Brigade commando, initialement projetée vers Cabourg, et qui fut ajournée après l'arrivée de Lovat à Ranville]*. Il ajoute : « Je ne savais pas combien nous étions à cause de l'obscurité, 12, 14, 16 peut-être ??? »

Après avoir écouté l'officier, Robert aperçoit dans le chemin montant « un groupe de types » marchant à 50 m plus loin. Ne pouvant plus parler à cause de la distance trop faible entre les deux groupes de combattants, Robert frappe sur l'épaule du lieutenant pour attirer son attention. Il raconte ce moment : « Nous nous sommes arrêtés quelques secondes, le lieutenant a donné un mot de passe, et je l'ai vu faire un mouvement comme pour fuir. Il a donné un deuxième mot de passe en s'aplatissant à la seconde où deux rafales de tir allemand venant de face l'atteignirent, le tuant net avant même qu'il ne touche le sol. » Dans la même seconde, Robert était lui aussi couché sur le sol, à plat ventre à côté du lieutenant, et faisait le mort. Le reste du groupe, qui les suivait en colonne à distance, s'est volatilisé dans la nature. Il n'en a plus entendu parler ce 6 juin 1944. Dans ce groupe, il y avait Doug Smith, retrouvé par Robert 50 ans plus tard, le 6 juin 1994, lors d'une cérémonie à la stèle de Varaville. Doug Smith lui dit être remonté sur Robehomme ce jour-là, puis avoir pris le 7 juin par le chemin de Bedan, à Bavent, pour rejoindre le point de ralliement au Mesnil. Était-il avec le groupe qui a fait sauter le pont de la Dives et rejoint le point de ralliement au Mesnil à 23 heures ?

Robert Godey ne se souvient pas combien de temps il est resté couché près du lieutenant : « 2 heures ? 3 heures ? Les secondes étaient des minutes, les minutes des heures ». Il est difficile d'évaluer le temps dans de telles circonstances. Il dit encore : « Je m'attendais à ma dernière heure, je pensais même, entre autres, je m'en souviens : C'est quand même bête que ces bottes neuves vont être couvertes de sang, des bottes fichues » - Rappelez-vous, c'étaient les bottes de sa future belle-mère !

Robert Godey entendait les combats des Alliés qui se déroulaient à la batterie de Merville, un objectif atteint à 6 heures. Quand le jour a commencé à pointer, ce matin du 6 juin, Robert Godey se dit : « J'ai toujours été chanceux dans la vie, je devrais m'en sortir ». Il réussit à ramper en marche arrière sans attirer l'attention, il traverse la haie discrètement en trouvant des paquets de pansement, ce qui lui laisse penser qu'il y a eu des blessés dans la fusillade. Robert est rentré seul à la maison laissant sur le terrain le corps du lieutenant.

Robert poursuit son histoire « Nous étions repliés en exode sur Beuvron. Un jour, me rendant à Argences, je rencontre M. Guillet qui me dit : « Au milieu de mon jardin, il y a eu un sacré coup dur, il y a eu deux types tués, un Allemand et un Anglais côte à côte ». Robert le laisse finir de parler et lui dit : « Comment sais-tu que c'était un Allemand ? » Guillet répond : « Je l'ai bien vu dans la nuit avec ses bottes noires. En revenant le matin, il était parti ! » Et Robert de dire : « L'Allemand c'était moi, les bottes noires sont celles de ma future belle-mère » - et de conclure : « Il s'en passe des choses quand on est couché dans ton jardin ! »

Robert Godey part en exode, sans doute le 13 juin, et se rend dans le département de l'Orne. Il rallie la 2e DB du Général Leclerc, où il s'engage pour le reste de la guerre, et poursuit jusqu'en Allemagne dans la section des fusiliers marins. Il a participé à la libération de Paris, barbouillé de cambouis, couchant avec ses camarades de combat sur les trottoirs. Il dit aussi qu'il a vu de très belles choses et de moins belles : « C'était de la folie, des règlements de compte, des femmes barbouillées au goudron et pleines de plumes pour avoir fricoté avec l'occupant et toute sortes de cochonneries pour ceux et celles qui avaient collaboré ». Il circulait avec un véhicule français pris aux Allemands (une Afrique tout terrain avec 8 roues, 4 roues motrices, 4 roues folles et pouvant monter sur les talus). Avec nostalgie, de dire : « La 2e DB c'est une unité exceptionnelle ». Se trouvant sur une colline, à proximité d'un village situé en contrebas, Robert est monté sur un talus pour voir un bombardement fait par les Allemands qui tiraient sur ce village. Quand un obus est tombé à une vingtaine de mètres de

lui, projetant des mottes de terre en l'air, mais sans exploser, il dit : « Ce jour-là encore, c'est la BARACA ! ».

Robert Godey a participé le 12 avril 1994 à une rencontre dans une classe de Bavent où il répondait aux enfants. À ceux qui lui demandent ce qu'il pensait des Allemands, il répond : « Les Allemands ? Oui ! Nous ne les regardions pas d'un bon œil, nous ne les aimions pas particulièrement. J'ai vu en Allemagne les gars sortir des camps de concentration comme des cadavres, à moitié fous. Un jour, sur la route, un camarade qui roulait en moto devant moi fait une chute à cause des gravillons. Arrêtant la jeep que je conduisais, je l'aide à se relever. Et, sortant d'un petit chemin, cachés là, trois gars qui nous ont entendu parler en français. Ils ont cru que nous étions américains. Ils nous ont embrassés de joie, nous leur avons donné ce qu'il y avait dans la jeep, des cigarettes, du chocolat... À un moment, les Américains ont mis le Hola ! Car ils ne voulaient pas que nous leur donnions à manger en abondance. Les déportés étaient sous-alimentés et s'ils avaient mangé trop d'un seul coup, ils seraient morts "comme des mouches". Visitant les camps, voyant la potence, les fours crématoires, le pont incliné pour faire entrer les corps à l'intérieur de la chaudière ; ce sont pour moi de tristes souvenirs. »

Et là encore, il évoque sa *baraca* : « J'ai toujours eu de la chance et vu la mort de près plusieurs fois. Un matin, à Petiville, au hameau de la Rivière, nous étions 14 dans la cuisine avec des réfugiés venus chez nous. Soudain, un obus traverse la maison, les assiettes étaient servies sur la table. La terre, le plâtre, la poussière se sont retrouvés dans les assiettes, l'horloge comtoise couchée sur le sol, tout a volé dans la maison ; il n'y a pas eu un seul blessé. Je crois que les assiettes sont restées sur la table jusqu'à la fin de l'année. Le lendemain c'était l'exode. Un autre jour, à la ferme, dans un bâtiment, il y avait un veau. J'y suis rentré puis ressorti. Au moment où je refermais la porte, un obus traverse le toit et enterre le veau dans son cratère. Il ne restait que les cuisses de l'animal, quant à moi, je n'ai eu aucune égratignure. »